



DÉCONFINER les Arts, la Culture et les Politiques en Europe et en Afrique

Teodora Grigaitė

Deconfinement



DÉCONFINER les Arts, la Culture et les Politiques en Europe et en Afrique



Teodora Grigaitė

Ces textes à la thématique de la fiction sont traduits de la langue lituanienne vers le français par Skaistė Mikeliūnaitė, la révision et la relecture étant faites par les traducteurs de la Sarl UAB Bella Verba et les relecteurs Loïc Boizou et Klementina Novatorovaitė-Senoglu.

Deconfinement

Présentation du projet

2
19





Le projet **DÉCONFINEMENT**, la première de quatre parties, se compose de deux récits. L'axe conceptuel du premier récit est l'expérience mystique et la *Gelassenheit* (la sérénité, le détachement, l'attitude stoïque). Le deuxième récit présente le concept sartrien¹ de *la mauvaise foi* qui désigne le comportement de la personne sous la gouverne d'une mauvaise intention. Ce concept ne repose pas sur un jugement moral mais sur l'inauthenticité existentielle et ontologique. On peut prêter à quelqu'un de la mauvaise foi quand il se comporte selon des principes qui n'ont rien à voir avec ses valeurs ou ses envies, mais plutôt avec les attentes d'autrui (des individus, de la société, des tropes religieux et culturels). Les deux termes font l'objet d'une réflexion en lien avec des lieux différents et avec le phénomène de l'ennui. La première et la deuxième partie fonctionnent selon le principe de contraste (du point de vue de l'espace et des termes soumis à réflexion).

Le premier récit, qui illustre l'expérience mystique et la *Gelassenheit*, entrelace ces deux concepts avec le narratif. Le personnage principal y est un appartement abandonné dans un quartier soviétique rempli de bâtiments comme on en trouve à Kaunas. La narration révèle la relation de l'individu avec l'amplitude de l'espace et montre comment la communication interpersonnelle et inter-objective dépend de l'état changeant de la conscience. L'idée de dépeindre l'environnement comme un protagoniste de l'histoire vient de l'œuvre *Les Portes de la perception* d'Aldous Huxley. L'essai *Le ciel et l'enfer*² analyse les modes de pénétration dans l'espace. Le protagoniste Huxley se pose en cobaye et, au nom de l'art, absorbe une grande quantité de drogues psychédéliques. C'est de cette action que découle toute l'histoire de l'essai, laquelle n'est autre que la description de l'environnement autour du sujet lyrique.

Les deux parties accordent une importance privilégiée à l'environnement et à l'espace, mais, dans notre cas, la cause du changement de l'état de conscience ne sera pas les substances psychotropes, mais une expérience encore jamais

vécue (le vidage de la conscience) causée par les règles de confinement. La première partie examine donc les questions suivantes : quelle est notre relation à l'espace ? Le fait de s'abandonner à l'espace peut-il influencer sur la sérénité ressentie ? Pourquoi la libération vis-à-vis de l'espace est-elle comprise en termes de quantité, mais pas de qualité (autrement dit, pourquoi dans la culture populaire et dans la tradition de la spiritualité *New Age* est-il tellement courant de penser que la liberté passe par des voyages dans d'autres pays, par la connaissance d'autres cultures, et non par un état de conscience altéré) ? Cette première partie se compose de trois éléments : (i) une discussion au sujet de l'expérience mystique en tant que telle, (ii) une brève présentation du concept de *Gelassenheit* ; (iii) un récit qui révèle l'expérience mystique et la *Gelassenheit* sous différentes formes.

La deuxième partie, élaborée autour de l'expérience de la *mauvaise foi*, parle d'un point de vue courant au **XXI**e siècle en illustrant le lien établi par la personne entre la liberté et un certain espace exotique, qui porte en lui, en vertu du principe des connotations, différentes pratiques de vie spirituelle *New Age*. Adoptant le nomadisme³ numérique, les protagonistes passent le confinement dans une des îles les plus spectaculaires du monde. Grâce à leur confort financier, ils y demeurent plusieurs mois à essayer toutes les pratiques du *New Age* occidental. L'histoire pose plusieurs questions : En quoi cet exemple spécifique est-il une illustration pertinente de la mauvaise foi ? Pourquoi, en fin de compte, la nature appréciée de tous ou la culture, affadie par le regard esthétisant, ne connotent-elles plus rien et n'offrent-elles plus la plénitude absolue de l'âme ?

Les deux parties proposent de réfléchir de façon critique à ce que nous considérons comme une libération face aux effets de plusieurs années d'une pandémie mondiale dévastatrice et d'interroger de façon rhétorique sur les raisons pour lesquelles l'instinct primaire de l'homme de fuir son espace habituel ne donne pas le résultat escompté et le déçoit même davantage en termes existentiels, psychologiques et ontologiques.

1 La philosophie existentialiste et phénoménologique du philosophe français Jean-Paul Sartre.

2 Huxley, Aldous. *Les portes de la perception. Le ciel et l'enfer*. Vilnius : Autres livres, 2019. ISBN 9786094273667

3 https://en.wikipedia.org/wiki/Digital_nomad





PREMIÈRE PARTIE

L'expérience mystique (réflexion sur le concept)

Dans l'histoire de la pensée philosophique, on dit depuis très longtemps que la connaissance du monde ne peut pas être complète sur le seul fondement de la raison et la rationalité. Certains vont plus loin et défendent que l'apparition de la philosophie moderne ou le siècle des Lumières tant glorifié n'ont rien révélé sur le monde et sur l'expérience vécue. Bon, sauf peut-être le fait que le monde est mesurable, que la totalité des transformations et événements est quantifiable selon certains principes, théories et équations. La rationalité va sauver le monde, la rationalité va résoudre tous les problèmes individuels ou collectifs. La réalité expliquée logiquement et fondée sur les sciences exactes et naturelles est en mesure d'énoncer précisément pourquoi nous pleurons, pourquoi nous ressentons l'extase, ce qui nous pousse à nous rassembler en communautés, pourquoi nous aidons Autrui.

Néanmoins, à côté du mesurable et du dénombrable existent aussi des petites expériences qui sont, au début, difficiles à pénétrer. Il semble qu'il nous manque toujours quelque chose, que le cœur pince à l'idée que tout ce qui est inexplicable et magique trouve toujours une réponse : *c'est la chimie de ton cerveau ; c'est arrivé du fait de la combinaison de la couche d'ozone avec de l'oxyde de potassium et de la poussière d'azote ; t'as bu trop de vin...*

Dans ce monde *de clarté*, il n'apparaît pas clairement ce qu'est la voix du mysticisme et de l'expérience mystique. D'ailleurs, qu'est-ce que le mysticisme ? À quoi associons-nous ce terme ? Le mysticisme appartient-il seulement à la sphère de la religion ou de la spiritualité ? Il semble que seuls Marie Madeleine, Maître Eckhart, quelqu'un qui vit sur l'île Bouvet ou un chaman peut raconter quelque chose au sujet des sensations

extraordinaires. Il semblerait que le sentiment mystique est lié à une expérience incompréhensible pour le monde occidental. Cette expérience est le plus souvent associée à des personnes que nous tenons pour orientalisées, que nous entourons de mythes, des personnes qui sont différentes de nous mais qui, disons, vivent quelque chose de plus intéressant.

Selon les sources, la mystique est une discipline ou une vision du monde basée sur les phénomènes inexplicables, les émotions, l'intuition. Il semble pourtant que cette expérience soit aujourd'hui identifiée aux pratiques spirituelles *New Age*, le plus souvent en vue de gagner de l'argent et destinées à des classes sociales spécifiques. Une personne simple ne dispose pas, semble-t-il, des conditions adéquates. Des conditions qui sont liées aux sentiments intimes, parce qu'après avoir étudié et expliqué la structure des roches mais aussi l'état de l'âme, l'affect, le mysticisme ne pénètre plus dans la pensée lisse du 21^{ème} siècle. Cependant, la soi-disant normalité collective, en tant qu'émotion ou plutôt en tant qu'inclination cognitive ou spirituelle, n'est peut-être en fait qu'une réaction envers la réalité qui essaye de nier l'altérité, de nier quelque chose de plus extraordinaire que l'horizon du boulot-bouffe-obligations-semaine annuelle à Tenerife-nouvel iPhone.

Ah, comme ça serait bien si on reprenait les choses comme il faut !

Voilà une phrase sûrement déjà entendue et prononcée.

Quand la pandémie s'est avancée, la normalité a reculé. A reculé l'idée que le monde s'arrêterait si on cessait de se lever cinq jours sur sept pour vendre des moteurs électriques ou fournir des rapports comptables. Ont également disparu les obligations ou, plutôt, l'inévitable besoin d'occuper sa conscience de tous les contenus possibles, travail, études, liaisons sentimentales, finances, carrière. Le temps a paru s'arrêter. Bien sûr, pas pour tout le monde. Pour ceux qui risquaient leur vie, le temps allait trop vite et de façon trop chaotique.

Mais pour les autres, collectivement *prisonniers*, tout s'est *décalé*. Les pensées se sont elles aussi décalées. La conscience s'est vidée. Finalement, qui sommes-nous sans ces obligations ou ces petits plaisirs qui le plus souvent ne durent pas ? Un peu





plus pour l'un, un peu moins pour l'autre. Si bien qu'une fois la conscience vidée, il a eu davantage de place disponible pour d'autres expériences.

la *Gelassenheit* (réflexion sur le concept)

Que faire de ce vide de l'esprit ? Naturellement, la première réaction est l'ennui ou l'apathie. Il semble que lorsque l'on reste sans obligations ou qu'on ne s'en crée pas de nouvelles, sans l'agitation ou le *noise*, on se sent perturbés. On s'est habitué à avoir une douzaine de sites internet ouverts en même temps, mais désormais après un clic sur le bouton x du navigateur, le silence devient insupportable. Bien sûr, le silence ressenti est un privilège. Il exige que les besoins primaires comme le sommeil, la nourriture et le toit soient assurés. Le questionnement existentiel, quel que soit le stress qu'il puisse causer à l'individu, n'est plus comparable à l'inquiétude de savoir s'il sera possible ou non de payer le loyer du mois prochain. Selon le philosophe slovène Žižek, ce temps mort se présente sous la forme de la *Gelassenheit* :

Le temps mort, moment de retrait ou de ce que les anciens mystiques appelaient la *Gelassenheit*, la sérénité, est très important pour notre expérience de vie. Peut-être convient-il d'espérer une des conséquences imprévisibles du confinement dans différentes villes de Chine du fait du coronavirus, que les gens, profitant de ce temps mort, se libéreront du rythme fou de la vie et réfléchiront au sens (ou à l'absence de sens) de leur condition⁴.

La *Gelassenheit*, la sérénité, a plusieurs significations. D'abord, certains comprennent ce terme de manière assez élémentaire, (i) la *Gelassenheit*, c'est la détente. C'est un accident situationnel qui peut très vite se muer en un autre état radicalement différent, tel que l'anxiété, la peur, l'engagement...

(ii) La *Gelassenheit* est un état de conscience tranquille. Nous sommes tout simplement calmes, non agités, les émotions fortes ne bouleversent pas notre psychisme. (iii) La *Gelassenheit* est une attitude stoïque. (iv) La *Gelassenheit* est un état d'esprit qui subvient lorsque s'accomplissent la séparation et la libération, autrement dit, l'*unio mystica*.

En réfléchissant à ce dernier concept et à son déploiement dans une situation d'isolement et dans un espace spécifique, nous embrassons presque toutes les significations mentionnées ce terme. Ce pourrait être une expérience religieuse, un moment d'intentionnalité longtemps vécu, un rapport différent à l'espace, le calme ressenti en s'éloignant du quotidien. Comme nous vivons dans un environnement de facto séculier, nous considérons avant tout l'état-événement-affect mystique mais indépendant de la religion.

Cette sérénité provient premièrement d'un certain inconfort. En observant la crise sociale et sanitaire qui a touché le monde entier au début de la troisième décennie du XXI^e siècle, en examinant les conditions auxquelles l'humanité a dû s'adapter, on constate que cette sérénité est un produit secondaire de la souffrance. La sérénité peut faire suite à l'acceptation d'un deuil, à une privation financière, à une crise existentielle, à un sentiment d'étrangeté du temps et enfin à un ennui conditionnant la raréfaction de la conscience. Dans le récit suivant, nous chercherons à révéler la sérénité comme un effet secondaire (et inattendu) du confinement.

4 Slavoj Žižek. *Mes rêves de Wuhan*. 2020.
<https://litteraturairmenas.lt/publicistika/slavoj-zizek-mano-uhano-svajones>





Moi et ma khrouchtchevka (récit)

Ensemble nous nous sommes remis du choc de l'emprisonnement. Ensemble nous nous sommes fermés au monde extérieur de façon paranoïaque, au point que les particules virales étaient presque visibles à l'œil nu. Ensemble nous avons oublié le travail des employés indispensables et, le soir à dix-neuf heures, nous avons cessé d'applaudir le personnel de santé qui se démenait sans relâche. Ensemble nous n'accompagnons plus les coursiers d'un sourire protecteur, mais nous vérifions au contraire scrupuleusement si la soupe ne s'est pas renversée, si la salade ne s'est pas défaite, si le poulet à la Kiev n'a pas refroidi. Ensemble nous avons oublié le consensus général de n'autoriser *que* les personnes âgées à faire leurs courses à certaines heures de la matinée pour les protéger du virus.

Ensemble nous avons gagné un nouvel ami plutôt désagréable : l'Ennui, qui se distingue par un style d'attachement ambivalent et mal assuré. Cramponné à nous, il réclame incessamment la preuve qu'il est désiré et aimé et, peu sûr de lui, commence à nous mener en bateau :

Le silence est ennuyeux !

Une vidéo de plus de deux minutes ne t'apprendra rien d'utile !

Apprends le français ! Non, le mandarin !

Tricote un pull pour ton chat... ou plutôt non, il se débarrassera à tous les coups de ce haillon !

Fais du sport, du sport et encore du sport ! Tu auras des endorphines, un corps splendide. Tout le monde fait du sport... sauf toi.

Pratique la méditation transcendante ! Tu as vu que ton amie est à Bali ? Elle diffuse ses vidéos où elle est en train de faire du yoga au bord de l'océan et de réciter un mantra créé spécialement pour elle : *max-re-lax, max-re-lax*. Où est ton relax ? Pourquoi ne penses-tu pas à l'Illumination au moins un petit peu ?

En fin de compte, ensemble nous sommes devenus l'espace que nous *utilisons*. Et c'est particulièrement difficile quand tu détestes ton propre espace.

À quoi bon l'aimer ? Non seulement je suis forcée de poser l'œil sur quelques éléments récurrents, mais en plus ces éléments sont moches à un point rare. Mon propre espace, mon appartement, celui

où je subis ces événements historiques, a une longue histoire, mais plus elle dure, plus il devient moche.

Je suis devenue mon propre espace aux coordonnées xxx yyy zzz, à Kaunas, dans un micro-district morne d'Europe de l'Est. Mon espace ne promettait rien de bon et je ne voyais pas d'autre endroit évident où j'aurai pu me blottir, une maison aseptisée remplie de meubles Ikea, sans une seule tache, en échange de la sérénité. Se sentir sereine pendant cette période, c'était ne pas s'inquiéter que les autres soient contaminés par le virus, qu'on me dérange au moment où je dois me consacrer à ma thèse universitaire, qu'on m'observe, me juge, m'adresse des commentaires alors que j'éprouve de nouvelles sensations et que je réagis à de terribles événements mondiaux. Mais cela n'a pas d'importance. À vrai dire, je ne m'en soucie pas plus que ça.

Je dois me concentrer sur mon travail et essayer d'ignorer la Lombardie, Wuhan, Barcelone. Je ne songe pas non plus à mes parents vieillissants dans une autre ville. Je ne pense pas à mon père qui, durant un appel vidéo, paraît avoir perdu du poids. Je ne pense pas à ma mère qui avait contracté la tuberculose à l'âge de deux ans, infectée par son grand-père, et avait ainsi passé plusieurs années dans un sanatorium en Suvalkija.⁵ Elle s'en est remise, mais elle déversait parfois des souvenirs variés, comme un cauchemar quotidien, sur les membres de sa famille :

—Durant ma deuxième année au sanatorium, on pouvait passer le week-end au lac avec les surveillantes. On pouvait y nager et s'amuser. J'attendais ces excursions avec impatience. Un soir, on dînait tous ensemble avant le grand voyage du lendemain. À la fin du dîner, tous les enfants du sanatorium ont reçu du chocolat chaud. Est-ce que tu sais que quand le lait repose un peu plus longtemps, il se forme une peau épaisse qui le rend difficile à boire ? J'étais une fille très sage, mais je ne pouvais pas boire cette breuvage. Ils m'ont forcée, arguant (menaçant) qu'ils ne me laisseraient pas aller au lac le lendemain. J'ai passé le samedi toute seule au sanatorium.

Ou :

5 Région ethnographique lituanienne située sur la rive gauche du Nemunas (le plus grand fleuve du pays).





—Mes amies du sanatorium et moi avions l'habitude de nous raconter des histoires d'horreur⁶. Une nuit, je me suis levée à cause d'une grosse envie d'aller aux toilettes, mais les toilettes étaient au bout du couloir. Il faisait sombre. J'ai peut-être vu une sorcière volante, je ne sais pas, quelque chose a vraiment brillé devant mes yeux. Mais je ne pouvais plus me retenir. Je me suis dirigée vers les toilettes en passant par le couloir, puis j'ai ouvert la porte et voilà que j'ai vu un ours assis sur le pot, qui me regardait. J'ai tout de suite couru vers mon lit et après cela, je ne me souviens plus de ce qui s'est passé. Je sais juste que je ne suis plus allée aux toilettes la nuit.

Et de nombreux autres souvenirs du même genre que la génération Z d'aujourd'hui qualifierait de traumatismes psychologiques.

Eh bien, je ne me soucie pas vraiment des souffrances d'enfance ni des problèmes actuels de mes parents. Je me soucie plutôt de terminer mes études. De partir pour poursuivre mes études dans une université étrangère. De découvrir le monde. De voir à quoi ressemble un échange d'idées universelles. De quitter ces ruines de khrouchtchevkas.⁷ Mon pays natal n'est pas en adéquation avec mon âme.

Quelle *chance* de passer le confinement coincée dans un habitat aussi laid. Si au moins je passais mon temps dans un endroit où les murs sont épais et où les cris des beuveries des voisins ne se font pas entendre, si au moins les lichens n'étaient pas tentés de détériorer la chaussée, si au moins les meubles étaient un peu plus modernes.

Mais ici... Un appartement dans une construction des années 70 du xx^e siècle. Les khrouchtchevkas s'étendent sur des kilomètres. Partout où tu vas, il y a une khrouchtchevka. Au moins de l'extérieur tu ne vois pas à quoi ressemble l'appartement, tu peux t'imaginer qu'un intérieur si moche n'existe que chez toi, alors que d'autres vivent dans la villa de George Clooney sur les bords du lac de Côme en Italie. Les poubelles, je les garde sur le balcon parce que je ne veux pas sortir et toucher

les poignées. Et s'il y a des particules virales qui se glissent à travers mes pores pendant que je dors ? Je vais être contaminée et tomber malade. Je ne suis pas du tout tourmentée par des pensées hypochondriaques. Je suis en bonne santé, mon corps est sain et ces jeunes (ceux de mon âge ou même plus jeunes) qui sont morts du virus ne sont que des exceptions, seulement des exceptions. Non, ça ne me touche pas vraiment.

Mon souci, ce sont mes tapis qui sont poussiéreux et vieux de 50 ans. Qui sait combien il y a d'acariens là-dedans ? Je suis dégoûtée par leurs couleurs : jaune fané, rouge fané et marron. Rien que de regarder ce tissu élimé, ça te retourne l'estomac et tu n'as aucune envie de le traverser pieds nus.

Mon souci, ce sont les exemplaires de cette édition en cuir marron dans ma bibliothèque (déca-tie). Je voudrais une collection élégante de chez Penguin avec une police d'impression claire, je voudrais des livres qui ne sentent pas le vieux. Je ne peux lire ni Cervantès, ni Dostoïevski, ni Nietzsche, ni Rabelais. Personne ne mangerait de bonbons s'ils étaient emballés dans du papier toilette.

Je suis également perturbée par les cinq chambres vides. Il y a beaucoup d'espace, mais le vide me rappelle les gens qui vivaient dans cet espace et qui ont déjà quitté cette terre. C'est ma grand-mère, mon grand-père et mon oncle. Le vide n'apporte pas le calme, il apporte seulement un surcroît de pensées irritantes et j'ai besoin de faire beaucoup d'efforts pour les fourrer dans la boîte du déni et de l'oubli.

L'une des cinq pièces est le salon. J'y vivais quand j'étais petite et que je passais de longues semaines en été chez mes grands-parents. J'y passais mes nuits à lire *Harry Potter*. On retrouve jusqu'à présent dans les sept livres ce que j'ai mangé pendant leur lecture. Le chapitre 3 de *la Pierre philosophale d'Harry Potter* teint en rouge tomate. Les restes d'un chocolat *Migle* dans *le Prisonnier d'Azkaban*. Dans le salon, il y a une table, deux fauteuils boursoufflés qui ressemblent à deux camarades dictateurs repus. Difficiles à déplacer, bouffis, de couleur moche et artificielle.

Je n'entre presque jamais dans la deuxième chambre où mon grand-père a passé ses derniers jours. Ce sont peut-être les superstitions ou la peur de l'image de la mort, ou peut-être l'intérieur trop inchangé, ou le placard infesté de mites, ou

6 <https://www.vle.lt/straipsnis/siurpe/>

7 Khruschiovka ou khrushchiovké (du russe хрущёвка) est un terme ironique utilisé pour décrire des maisons en blocs et en briques de trois à cinq étages construites en masse sous le gouvernement de Nikita Khrouchtchev et conçues selon le projet de Vitaly Lagutenko.





encore les photos monochromes de trois ou quatre générations de parents qui me perturbent autant.

La troisième chambre était celle de mon oncle. Il a souffert d'insuffisance rénale et est resté alité pendant les vingt dernières années de sa vie parce que ses os pelviens s'étaient décomposés et que, pour cette raison, il était incapable de marcher. Il subissait une dialyse deux fois par jour. Il lisait des textes d'opposition russe, regardait la télé dans son lit et m'appelait par le surnom qu'il avait lui-même inventé pour que je vienne, si j'en avais envie, jouer avec des Barbie. C'est dans ce lit, dix ans après la mort de mon oncle, que je me suis également installée car il est recouvert d'un grand matelas Dormeo. Cependant, je ne dirais pas que je me sens à l'aise de dormir dedans. Pas à cause de la structure du matelas, mais à cause de son expérience avec les autres personnes qui se sont allongées sur lui.

À côté du lit, il y a aussi une armoire en bois laqué marron qui servait à ranger du matériel destiné à soulager la frustration du corps de mon oncle. Jusqu'à présent, aucun vivant n'a été capable de le jeter. Dans l'armoire se trouve un étui à cigarettes. Son couvercle est paré d'une image du Far West américain, avec le désert et un cow-boy appuyé contre une clôture de bois. Mon oncle, assis sur son fauteuil roulant, avait coutume d'aller fumer dans les toilettes une douzaine de fois par jour. À côté de la chambre de mon oncle, il y avait la plus petite pièce de l'appartement qui appartenait à ma grand-mère. À l'époque, cette chambre était la plus agréable de tout l'appartement, mais aujourd'hui elle est la plus délaissée : les murs abîmés par les coups de dents implacables du lapin et les plantes vieilles de dix ans n'apportent aucun réconfort. Un tas de livres que ma grand-mère a lus deux ans avant sa mort en ajoute encore à la mélancolie.

L'endroit le plus agréable était sans doute la cuisine, on y trouvait au moins de la lumière. Les autres pièces sont orientées vers des arbres qui ont dépassé les fenêtres du deuxième étage depuis longtemps déjà et bloquent les rares rayons de soleil. C'est dans la cuisine que je prépare du ragoût de pois chiches, dans la cuisine que je participe à un bar virtuel avec des amis. Malgré tout, j'y suis également écoeurée par la cuisinière à gaz et la vieille vaisselle collante (*mea maxima culpa*, je ne sais même pas comment la laver correctement vu mon désintérêt pour le ménage). Si mon espace, c'est moi, je suis encombrée, abandonnée

et pas aimée. Étrangère. Celle qu'on fuit. Mais cela n'a pas d'importance. Je m'en fous.



Le 20 avril. Un peu plus d'un mois après le début de la journée d'incarcération collective. Cette nuit je me suis réveillée en criant. C'était la première fois que je criais involontairement. La sensation est intéressante, comme si une créature étrange ou un extraterrestre était entré en moi et produisait ce bruit en me forçant à ouvrir la bouche.

J'ai du mal à dormir depuis que cette crise nous a frappés. Au début, j'avais beaucoup de mal à m'endormir la nuit. Et maintenant je dors comme le chat de Schrödinger. Être à moitié dans deux états est fort désagréable, c'est comme écouter deux personnes parler en même temps. Tu n'es ni là ni ailleurs, mais un peu partout.

Les anomalies de mon sommeil se sont incarnées dans cette prise de contrôle par un extraterrestre et quelque chose du cri de Munch m'a poursuivie longtemps après que je me suis remise de cette sensation. L'affect est demeuré.

Je pense que ma psyché essayait de me dire quelque chose : ma chère fille, toi, tu es passée à côté. Alors j'ai commencé à réfléchir, est-ce une erreur de s'engager dans ces sombres donjons ? Je m'en fous en fait. Je suis calme. C'est juste que le cadre et le sentiment d'être entravée me gênent.

Après avoir poussé le cri, je suis restée allongée sur mon lit, j'ai regardé la lumière dans le couloir parce que j'ai peur de dormir dans le noir et que je croyais avoir entendu des bruits. Le défaut d'anonymat qui caractérise l'expérience de cet appartement a symboliquement déclenché le processus d'élaboration de divers scénarios. Tonton va-t-il aux toilettes pour fumer ? Grand-mère crie-t-elle en rêvant aux tortures au Goulag⁸ ? Grand-père erre-t-il dans la maison parce qu'il a oublié où il est ? Vivre avec des faits de mort, peut-être que ça épuise. Existe-t-il une relation avec un appartement où l'on accepterait calmement le fait de la mort des personnes qui y ont existé ? Je crois que je n'ai pas complètement dépassé la sphère

8 Goulag – un réseau de camps de travail en Union soviétique où les prisonniers étaient forcés de travailler s'ils désobéissaient au système.





astrologique et spirituelle tissée de superstitions dans mon regard sur le monde. Je préférerais être dans un appartement stérile avec un seul meuble.

J'avais l'impression de vouloir crier comme une hyène mais je ne pouvais pas, j'étais encore dans un foutu demi-sommeil. Je pensais que quelqu'un était entré dans la maison, je pensais que c'était un étranger, mais en même temps je sentais très clairement que, là où j'étais maintenant allongée, mon oncle s'y était allongé il y a de nombreuses années. Et cette continuité mystique était très dérangeante. Je me souviens de l'horreur qui m'a envahie, et je ne dirais pas que le moment du réveil et la conscience qu'il s'agissait seulement d'un rêve aient beaucoup fait pour me calmer.

À partir du cri dans la nuit, je me suis mise à me méfier de mon opinion, de mon état et de mes décisions. Petit à petit, j'ai commencé à me convaincre que mon agacement face à la laideur de mon environnement, mon exigence de stérilité, mon envie d'être n'importe où sauf ici, n'étaient que des choses frustes, probablement des accidents, plutôt que les causes essentielles qui ont provoqué le cri. Est-ce que quelqu'un crie sans raison ? Probablement pas. Est-ce que quelqu'un qui se réveille au milieu de la nuit et ressent une horreur indescriptible jusqu'à ce qu'il se retourne dans son lit et s'endorme à nouveau n'a rien de caché en lui ? Est-ce que l'écoeurement et l'insatisfaction peuvent vraiment être une raison de crier ? Je comprends les souvenirs de ma grand-mère. Je comprends que certaines expériences demeurent dans le corps jusqu'à ce que nous arrêtions de respirer. Qu'est-ce qui m'arrive, pourquoi est-ce que je suis en train de jacasser en vain comme une pie ?

Néanmoins, ce genre de situation affecte tout un chacun, tous cherchent collectivement d'une manière ou d'une autre à échapper à l'inconnu, à la mort et au son de l'ambulance.

Tais-toi, tais-toi, tais-toi, ma conscience. Le yoga, c'est mieux. La méditation transcendante. Des rêves de monde post-pandémique. Où voyagerai-je ? Quelque part où l'océan rugit, où les éléphants marchent maladroitement, où poussent les papayes ? Ou peut-être naviguerai-je à travers le passage de Drake en espérant me retrouver au Drake Lake plutôt que dans les conditions du

Drake Shake⁹... Ou que j'achèterai une petite maison et un vignoble en Provence ou en Bourgogne. Je foulerai les raisins pieds nus et après, ces raisins préparés, je les goûterai aussi pieds nus sur la véranda. J'apprendrai le français et je discuterai de Marcel Proust avec des Français chez eux au dîner. Et peut-être que j'apprendrai à vider délicieusement une cuisse de grenouille, à la servir au vin rouge et à la sauce aux anchois, si seulement une habitante du coin qui me montre comment faire.

Les rêves sont ainsi. Et pourquoi devraient-ils échouer ? L'essentiel est de se barrer loin d'ici. Que peuvent m'offrir le présent et ma ville ? Les cepelinai et les sutartinés ? Maironis et Vincas Mykolaitis Putinas ? L'hiver qui dure neuf mois ? L'émigration massive et la disparition des villages ? La politique chauvine et les préjugés ? Eh bien, je le croyais fermement, et être dans un monde mi-réalité, mi-rêve, sans l'obligation de rédiger mon mémoire d'études, était mon activité primordiale durant l'incarcération collective. Et à quoi d'autre devrais-je penser ? Avant je pensais au travail, à mes relations sentimentales, au moyen de me rendre quelque part, d'arriver à temps ailleurs, d'avoir le temps de me reposer, de m'acquitter de mes obligations au mieux...



Enfermée dans cet espace, j'ai été délivrée de mes anciens désirs quotidiens. Ils ont été remplacés par les jaseries de rêves superficiels et une étrange douleur au cœur, une sensation de pression sur la poitrine. Je manque peut-être de magnésium ? Ou bien je ne fais pas assez de sport ? Peut-être que je ne suis pas assez positive en ce moment ? Mais pourtant je lance de bonnes *vibes* au monde ! J'ai même pris rendez-vous avec un praticien de la méditation transcendante pour qu'il m'attribue mon mantra. Le mien, pas celui de quelqu'un d'autre. C'est seulement dommage que je ne puisse pas embellir au moins deux mètres carrés ici et en faire un lieu aseptisé, adéquat, un endroit, disons, au moins adapté comme espace de socialisation. Tout le monde pensera que je suis coincée dans

9 Le passage de Drake est connu pour ses conditions imprévisibles. Étant donné que les courants de trois océans différents se heurtent dans ce détroit, c'est l'une des destinations touristiques les plus dangereuses mais le seul moyen de se rendre en Antarctique.





un bidonville. Il faut que je mente que la caméra est cassée.

- Alors pourquoi tu me parles en visio ? Tu peux faire une vidéo depuis ton portable, tu as tellement de trucs à dire sur la méditation et le yoga, demande mon amie. Mais elle ne sait pas à quel point j'ai dû me démener pour trouver au moins un coin présentable qui donne l'illusion que mon appart est beau et soigné.

Je me suis exclamée : Oh, là, regarde, un petit oiseau !

Pendant ce temps, son attention sera détournée vers l'oiseau. Et pendant qu'elle cherche l'oiseau, je réfléchirai à de meilleures excuses.

Je n'ai pas un appartement moderne. Pas de place pour la libération de l'âme. En plus, ni mes flocons d'avoine, joliment présentés avec des fruits frais et des graines de chia, ni le thé vert ne sont beaux nulle part, et maintenant les autres vont oublier que j'étais celle qui dit de ne pas renoncer, de manger sainement, de faire du sport et de rester positif dans les moments difficiles. Mon environnement moche m'a asséchée de toute mon essence et je ne lui pardonnerai pas ça. Certains n'ont tout simplement pas de chance. Et cette déveine brise l'âme encore davantage.

Mon amie L a réussi à quitter la Lituanie avant la fermeture des frontières et où pensez-vous qu'elle soit restée coincée ? En bien, sur l'île de Bali. Au nom de quoi, mon Dieu, ai-je mérité un tel supplice ? Nous étions en communication et elle parlait sans arrêt, racontant une expérience après l'autre. Elle parlait étendue sur son transat. L'océan faisait tellement de bruit que j'entendais à peine sa voix. Cela ne l'a pas empêchée de tout raconter. Elle avait loué une maison au bord de l'océan pour presque rien. Elle se levait à l'aube, prenait son tapis de sol sous le bras et parcourait les quelques mètres qui la séparaient de l'eau. Ensuite, elle faisait son footing sur le rivage. Elle allait dans une douche bien propre puis se préparait ces mêmes flocons d'avoine. Mais est-ce que les flocons d'avoine sont les mêmes quand ils sont consommés dans des conditions différentes ? Le tapis de yoga conserve-t-il sa fonctionnalité, une telle pratique peut-elle purifier l'âme et le corps si tu t'allonges sur un sol fait d'un matériau indescriptible ? À un endroit, tout est moche, vieux, couvert de lichen, ailleurs, tout est neuf et aseptisé. J'ai l'impression que si je n'ai pas tout le package, il ne sert à rien de continuer quoi que ce soit. On

m'a volé la possibilité d'être la reine de la beauté et des affaires spirituelles du XXI^e siècle, eh bien, ça m'est égal. Presque toute la conversation s'est déroulée sous une forme de podcast (j'étais en situation d'auditrice). Lorsqu'elle m'a demandé ce que je faisais, j'ai de nouveau fait le coup de l'oiseau. Ça a marché.

Je suis particulièrement affectée par de tels échanges qui m'obligent à me confronter à mes défauts qualitatifs et quantitatifs. Suis-je si jalouse ? Je suis de facto heureuse du bonheur des autres. Mais je suis triste pour mon propre bonheur pauvre et étriqué. Je suis triste d'être coincée dans l'environnement qui m'entoure. Je suis triste parce que je ne sais pas qui je suis et ce que je fais. Si l'espace qui est le mien déchire sans pitié mes attributs et moi-même tout entière, que puis-je faire ? Un grand vide personnel et existentiel semble s'être ouvert.

Peut-être que je dois reprendre ma routine, penser à mes études. Peut-être que je suis ma propre routine et ce que j'écris sur le papier virtuel. Je vais renoncer à mes notes au sujet des rations de sarrasin pour les gens sains, à mon sport, à mes pensées positives car je n'en ai pas vraiment. Je lis et j'écris jusqu'au soir. Et après cela, je me croise les bras. J'essaie de ne pas penser à ma vie. Je regarde les émissions et je me marre en regardant à l'écran des gens qui me divertissent. Mais même ça, ça devient ennuyeux au bout de quelques heures et la soirée reste libre. C'est le moment de la journée où je me sens la plus perturbée. Le plus dur, c'est de chasser les pensées indésirables.



Un pareil soir, vers neuf heures, quelques jours après le rêve étrange et le cri, je suis allée dans la cuisine, je me suis fait du thé au chanvre et à la mélisse et j'ai éteint la lumière. J'ai mis un tabouret près de la fenêtre, je me suis assise, au moins je serai tranquille.

D'abord j'ai regardé mes voisins. Les khrouchtchevkas sont populaires parmi les retraités et les personnes d'âge moyen qui y vivent avec leur famille. Les jeunes sont rares. Même le supermarché voisin İKI (qu'on appelle jusqu'à présent par son ancien nom de Topolis) est généralement rempli de gens qui vivent déjà la deuxième moitié de leur vie. Alors que ces braves gens cuisinent encore des plats chauds et plus complexes,





les quelques pauvres jeunes restés là capitulent le plus souvent et se régalaient chaque jour de plats exotiques, sushis, ramens, pizza, apportés par des coursiers.

Les personnes qui cuisinent passent beaucoup de temps dans leur cuisine. Ça apaise de les regarder. Pour un regard extérieur, l'existence des autres semble être chargée d'idylle, c'est un voyage insouciant et sans accroc à travers la vie. Peut-être que quand quelqu'un me regarde cuisiner le seul plat que je connaisse, il pense la même chose. J'en doute. C'est une vérité connue de tous, les jeunes sont empêtrés dans leur anxiété existentielle.

J'observe aussi les gens qui regardent la télé. Quand on voit nos proches collés à l'écran, notre impression est différente. On a envie de les secouer pour congédier ce regard mort et glacé qui ne suit même plus ce qui se passe à l'écran. Le son apporte un certain confort, mais il semble que ce soit le seul divertissement auquel la personne puisse accéder. Nous voulons du bien pour cette personne, nous voulons qu'elle vive une vie qui ait plus de sens.

Pourtant, ces personnes, ces anonymes, semblent flotter dans un brouillard de paix. Après avoir mangé et travaillé, confinés, ils méditent sur le canapé. Ils se parlent de temps en temps. Mais tout est effleuré d'une douce mélancolie. Le regard tombe sur un vieil homme, probablement de 80 ou 90 ans, qui lit un livre. Il paraît assez intelligent et sensible. Dans l'escalier, une femme caresse un chat tigré étendu sur le rebord de la fenêtre. Pour le moment, pour l'un comme pour l'autre, il suffit d'être celui qui est caressé et celle qui caresse. Les actions de chacun sont assurées, calmes et sûres. Je sollicite même mes autres sens, qui, autant que la vue, sont capables de donner naissances à diverses images lissées de la réalité. Voici mes voisins qui écoutent la radio. J'écoutais aussi la radio, dans cette cuisine justement, quand ma grand-mère me cuisinait des sandwiches chauds avec de la sauce adjika, du fromage et de la slapenka (du cervelas). Très probablement, ces auditeurs de la radio se sentent aussi comme des enfants et sont sans la moindre préoccupation en tête. Il est facile d'idéaliser l'environnement et les objets, quand on les laisse pas s'exprimer par eux-mêmes.

Finalement, l'œil se détourna des personnages humains et commença à fixer les étoiles. Elles sont très lumineuses ce soir. Est-ce vrai que dès que les gens restent chez eux quelques mois, la pollution

commence à diminuer, que le smog se dissipe un peu et que les dauphins s'engagent dans le canal de Venise ? Les étoiles sont extrêmement brillantes. Je vois la Grande et la Petite Ourse.

Finalement, j'ai entendu quelque chose d'inattendu. Au début, je ne comprenais même pas ce que j'entendais. Était-ce le bruit du silence ? Est-ce que le silence a un bruit ? Ça ressemble à un bourdonnement, à un bruissement, à un bruit blanc¹⁰. Je me demande comment j'ai vécu sans entendre le silence. Peut-être est-ce juste le battement de mon sang. Comme on n'entend pas le bruit de l'océan dans le lavabo...

C'est curieux, et peu importe que ce soit le bruit de mon corps ou celui du silence qui m'a projeté à cinq cents kilomètres par seconde vers des pensées ou plutôt des images qui, d'une part, me semblent étrangères, mais d'autre part, sont les expériences de ma vie. Par exemple, comment, quand j'étais enfant, à l'école primaire, je me suis ridiculisée devant tous mes camarades de classe en jouant au FourSquare¹¹ lorsque j'ai très maladroitement essayé d'éviter de me faire toucher. Ou comment ma mère a pleuré quand son père qui souffrait d'Alzheimer s'est enfui de chez lui et que personne n'a pu le retrouver avant plusieurs jours, jusqu'à ce que quelqu'un dans une autre ville à dix kilomètres de la maison l'ait enfin reconnu et ramené chez lui. Et cette fois, il semble que les souvenirs ont de l'importance. Et quelle est cette sensation dans la poitrine ? Comment le souci se ressent-il en général ?

Il arrive que j'aie l'impression de *fusionner* avec mon tabouret. Mon corps ne me semble plus corporel, il est comme ma possession statique. Depuis l'âge de onze ans, j'ai des crises d'hypocondrie. J'ai aussi choisi mes maladies incurables préférées dont je souffre de façon cyclique. Par conséquent, j'ai l'habitude de scanner mon corps. Parfois ma conscience se révèle comme une sonde qui

10 Un bruit rappelant le bruit d'un cockpit d'avion, conçu pour apaiser en cas de stress. Particulièrement populaire parmi les personnes atteintes de troubles du spectre autistique. Ce son est similaire au fredonnement, mais en raison de sa fréquence répétitive, il aide souvent à se concentrer ou à se calmer. https://it.wikipedia.org/wiki/Baltasis_triuk%C5%A1mas.

11 FourSquare est un jeu d'équipe dont le but est d'essayer de faire sortir les joueurs de l'équipe adverse en les touchant avec une balle.





traverse la poitrine, le cerveau, le foie, le sang, les os, les reins, la peau... et se coince toujours quelque part en disant :

Un problème, un problème... mais c'est trop tard. Va dans un hospice, si tu parviens à y rester au moins un jour sans mourir.

Cela provoque une sensation étrange. On dirait que mon corps, qui est tel un objet séparé mais m'appartenant, s'est répandu et a éclaboussé mon environnement. Ça ressemble à la dernière scène de film *Le sens de la vie* des Monty Python, où, après un énième plat, un homme obèse explose littéralement, éclaboussant de ses fluides corporels et de ses organes tous les clients qui dînaient dans le restaurant. Ce n'est peut-être pas aussi grotesque mais j'ai aussi éclaboussé mon environnement.

Ma conscience de moi-même en tant que sujet semble s'être évaporée. Bien sûr, je pense à travers le prisme du Moi, à travers mes pensées, mes expériences et mon environnement, celui que je partage avec les autres. On ne peut pas nier cela, peu importe à quelle fréquence on pratique le bouddhisme zen. Mais je crois que j'ai atteint quelque chose que ni le yoga, ni la méditation transcendantale, ni la pleine conscience (*mindfulness*)¹² ne m'ont aidée à comprendre. Je me suis fondue dans ma propre cuisine. Je me demande si je suis aussi soluble dans les autres pièces ?

Au début, je maugréais que j'étais devenue mon propre espace. Celui qui m'emprisonnait, me limitait, m'empêchait de participer à la société même virtuellement. En quoi cette dissolution est-elle différente ?

Tout d'abord, j'ai l'impression de laisser glisser différents détails que je considérais comme des parties importantes de moi. Assise, je regarde des personnes âgées qui lisent, des chats qui pétrissent, des gens qui se meuvent avec agilité dans leur cuisine, je vois que les liens avec les images régionales sont forts et métaphysiques. Des pratiques que mon propre espace m'interdisait de relever proprement ou même d'effectuer parce qu'elles ne me paraissaient pas aseptisées se sont révélées sous une tout autre lumière durant quelques moments de calme. Le temps s'est arrêté, et moi avec lui.

Peu après j'ai réalisé que j'avais mal aux fesses. Les tabourets soviétiques ne sont certainement

pas l'invention la plus confortable. Cette sensation a été comme un courant électrique qui traversait mon corps et qui m'invitait à me promener dans l'appartement. Se promener dans l'appartement, cette expression a l'air bizarre. Eh bien, après tout, quatre personnes à la fois ont vécu ici dans quatre pièces. Au final, il y a assez de place pour marcher.



Je passe devant le tapis qui m'avait tant dégoûté. Des ornements variés y sont tissés qui ressemblent un peu à des cellules d'ADN. J'observe attentivement chaque jonction cellulaire. On croirait que je suis à l'intérieur d'une cellule ou d'une mitochondrie agrandie un million de fois. J'ai touché la surface du tapis. Rugueux. Le tapis est déjà vieux, usé, mais sa matière m'a rappelé les souvenirs de mon enfance quand je me laissais tomber sur le tapis dès que ma grand-mère ou mes parents me privaient de quelque chose ou me grondaient pour quelque raison. En vérité, ces instants ne suscitent pas d'émotions négatives en moi. Au contraire, ils me réjouissent car j'ai le sentiment de me souvenir de ce détail pour la première fois.

Je passe lentement devant le placard où pourrissent les livres en faux cuir marron. Je tourne les pages. Je découvre que mon grand-père soulignait parfois différentes phrases qui lui semblaient importantes. Dans les marges, il griffonnait ses pensées de manière illisible. Si j'en juge par la densité des notes, la section la plus émouvante pour lui, c'était *Ainsi Parlait Zarathoustra : Les Trois Métamorphoses*. Je remarque aussi que son écriture me rappelle un peu celle de mon père. En tournant les pages, je me suis assise sur le fauteuil qui ressemblait au ventre d'un dictateur. Je n'ai même pas remarqué comment j'y suis tombée. Il est si énorme que je peux même y replier mes jambes et me couvrir de la couverture grise en laine de mouton. Seulement la cuisine est trop loin, si j'avais du thé au carvi, je pourrais passer la moitié de la nuit ici. Je suis tombée et je me suis fondue dans ce truc marron.

Néanmoins, au bout d'un moment, je me lève. Je me dirige lentement vers la chambre où vivait mon grand-père. Plusieurs portraits y sont accrochés. Ma tante. Ma grand-mère. La famille de ma grand-mère. Grand-père. J'observe les traits de leur visage. Je peux voir de qui j'ai hérité mon long nez. Qui m'a prêté cette forme particulière

¹² <https://en.wikipedia.org/wiki/Mindfulness>





des yeux. Un instant même, le sourire de papa a brillé sur le visage de mon arrière grand-mère. Dans cette même chambre où volent une ou deux mites, je mets le chapeau et le manteaux de fourrure de ma grand-mère. Je rigole quand j’imagine l’accès de colère de tous les activistes qui verraient une image comme ça. Peut-être même qu’ils jetteraient de la peinture rouge sur le manteau en me criant :

—Assassine, assassine.

Les temps changent. Pour le meilleur et pour le pire. Dans ce cas, pour le meilleur. Parée du chapeau, je vais dans ma chambre, celle où vivait mon oncle. Je lis ses lettres. Je me rends compte que nous lisons (lisions) les mêmes livres de l’opposition russe. Avec le recul, je me souviens de son sens de l’humour et comme je riais des petites choses qu’il inventait quand il en avait assez de rester allongé sur son lit. Et enfin j’entre dans la plus petite chambre avec ses murs abîmés. C’est là que je me remue pendant une demi-heure au rythme du tic-tac de l’horloge en me rappelant ma grand-mère qui écoutait radio Marie sur ce coin même du canapé et priait pour tous ceux qui se trouvaient par hasard dans ses pensées.

Après ce voyage qui a duré des heures, je vais faire des galettes de pommes de terre. Il y avait de la douceur dans l’air.





LA DEUXIÈME PARTIE

L'enfer, c'est les autres **(pièce *Huis clos*)**

C'est Jean-Paul Sartre, un existentialiste et phénoménologue célèbre, qui au milieu du xxe siècle parlait ainsi. Que signifie cette phrase longtemps tue ? Comment cette phrase prend-elle tout son sens dans le monde empirique où nous vivons ? Comment ressentons-nous cet enfer au xxie siècle et comment le fuir ?

Dans les mondes virtuel et matériel, en tant qu'espèce humaine, nous cherchons un abri pour nous protéger du regard de l'Autre. Pourquoi cachons-nous les différentes habitudes que nous considérons comme honteuses ? Pourquoi parlons-nous d'une manière à certaines personnes et d'une autre manière à d'autres ? Pourquoi l'école est-elle l'un des plus grands défis pour notre socialisation ? Il semble souvent que si nous devons répéter l'expérience de passer pendant douze ans une grande partie de votre vie parmi vos contemporains durant la période post-soviétique, c'est-à-dire lorsque le harcèlement était un phénomène extrêmement fréquent, nous refuserions volontiers. Ces institutions, et même des institutions antérieures, nous apprennent à présenter les émotions qu'il faut, à agir comme tout le monde et à déchiffrer le code de ce qui est nécessaire pour éviter de devenir victime d'intimidation.

Nous apprenons à exposer à la société ce côté de nous-mêmes que nous pouvons partager jusqu'au point où plus rien d'authentique ne subsiste. Le récit *Illumination spirituelle à Bali* est une illustration de la façon dont les individus peuvent *niveler leur Moi* d'après les pratiques populaires et les exigences du marché jusqu'à ce que le regard extérieur les dépouille de toute identité.

Illumination spirituelle **à Bali (récit)**

Lituanie. Phase dépressive de l'hiver. Les fêtes sont terminées, les cadeaux sortis des paquets, les feux d'artifice tirés, les bouteilles de vin pétillant vidées. Trois semaines après le Nouvel An, les gens abandonnent peu à peu leurs bonnes résolutions et cessent de tenir leurs objectifs. Les experts du bien-être L et V, déjà ivres après plusieurs verres de vin rouge et repus de fromage et d'olives, discutent de leur business en ligne, de leur site web peu fréquenté où ils publient des pratiques holistiques d'entraînement du corps et de l'esprit :

—De toute façon, les lituaniens ne savent vraiment pas profiter de la vie. Ce n'est que la troisième semaine et tout le monde a déjà abandonné ses résolutions de Nouvel An, critique les autres et en général, stagne au plan physique et spirituel, lança L.

—Oui, oui, tu sais, c'est un traumatisme collectif. Les Soviétiques nous ont laissés comme ça, résignés, indignés, envieux de l'autre jardin, proféra V sur un ton de connaisseur pour qualifier son milieu social.

—Quelle guigne de s'être retrouvés à naître et à faire des affaires dans un tel environnement. Si nous étions à l'Ouest où les gens sont normaux, où ils peuvent se détendre et profiter de la vie, nous serions riches depuis longtemps. Et là, c'est comme si on offrait une branche de céleri à un lion... Je ne sais pas quoi faire, soupira L avec regret. Qui n'aimerait pas une formation de développement personnel, un magazine hebdomadaire sur les meilleurs livres et podcasts, tes fantastiques cours de yoga et de méditation ? Pourquoi notre société est-elle si arriérée et peu éduquée...

—Tu ne peux pas attirer un cochon avec des diamants, ma chère...

—C'est peut-être ça, la réponse, V ? Ce n'est peut-être pas notre public ? Imagine si on n'enseignait qu'à des gens qui sont vraiment intéressés par une vie de qualité ? Si on développait notre marché à l'étranger ?





—Qu'est-ce que tu as en tête ?

—Allez, réfléchis. L'Europe de l'Est est désormais *la* région pour l'Ouest. Du moins, c'est ce que dit TikTok. Tout le monde s'intéresse à notre ardeur, à notre comportement slave. Peu importe que nous ne soyons même pas slaves, ces Occidentaux ne savent pas faire la différence. Un podcast spirituel animé par deux gourous à l'identité incertaine. Ni européens, ni asiatiques, ce sont des anonymes quelconques. Peut-être qu'on devrait monétiser cet avantage ?

—Quoi ? Un avantage ? Et comment ça ? Je crois que tu as bu trop de vin, L.

—Ou peut-être que c'est une illumination ? Depuis combien d'années on souffre en essayant d'éduquer la société lituanienne, de lui enseigner une vie saine et équilibrée ? Tout ça, sans espoir. C'est fini. Cherchons un nouveau consommateur. Bien sûr, tout l'essentiel de notre page resterait le même : la promotion de la culture orientale pour aider les gens à prendre soin d'eux, mais nous pourrions également tout saupoudrer avec des éléments lituaniens, baltes¹³ ou, comme je l'ai déjà mentionné, slaves... Peut-être que ça intéresserait les émigrants lituaniens. Ils se sont déjà assimilés à leurs belgiques, allemandes, états-unis, mais peut-être qu'une étincelle de nostalgie va s'allumer ?

—Donc on change de public et on fait le mélange des cultures en vue de l'éducation spirituelle ?

L réfléchit à cette question pendant quelques minutes en jouant avec son verre de vin jusqu'à ce que ses yeux s'éclaircissent :

—On déménage à Bali, déclara L sûre d'elle.

—Peut-être que nous devenons fous ? Pourquoi Bali, d'où ça sort ? demanda V un peu perdu et incapable de suivre le brainstorming de L.

—Tu as entendu parler des nomades numériques¹⁴ ?

—Ceux qui se déplacent lorsqu'ils travaillent à distance ? Et rendent compte de leurs voyages esthétiques et raffinés sur Instagram ?

—Oui, exactement, c'est eux. On peut devenir comme ça aussi.



Février 2020. L et V avaient oublié leur conversation et poursuivaient leur travail monotone de traductrice et d'avocat, en essayant de relancer de temps à autre leur site web d'éducation spirituelle pour le public lituanien. Tout semblait suivre son cours, les journées ressemblaient l'une à l'autre.

Cependant, à la mi-février des nouvelles ont commencé à se propager au sujet de la menace d'un étrange virus venu d'Asie. Le monde ne s'est guère soucié de cette puissance naturelle tant qu'elle frappait la Chine mais lorsque des cas sont apparus en Europe, et que le virus a pris pied en Italie, les gens ont commencé à chuchoter. Ces chuchotements sont restés à peine audibles aussi longtemps que la Lituanie a pu s'enorgueillir d'un nombre de cas nul sur le site coronavirus.jhu.edu/map.html¹⁵.

Le 28 février est arrivé. Il ne semblait rien y avoir de particulier, rien d'exceptionnel. Néanmoins, cette journée a été importante pour montrer à cette partie de l'Europe que la Lituanie, connue comme l'oreille de Dieu¹⁶, n'était pas à l'abri d'une menace affectant toute l'humanité. Nous étions, nous sommes et nous resterons liés au reste du monde. Les particules d'air ne voient pas les frontières des pays, elles ne voient pas Schengen, elles ne voient pas les limites étranges que seule l'intelligence humaine peut inventer. C'est ce qu'a prouvé le premier cas du virus enregistré en Lituanie.

L'éventail des réactions, qui s'était accru de plusieurs degrés en deux semaines, variait de l'alpha à l'oméga. Le déni, la panique, le blâme, les mesures drastiques (des achats de papier toilette sans précédent, l'apparition de divers modèles de masques médicaux haute-couture, les jeux de « qui ne s'est pas lavé les mains suffisamment longtemps ? » etc.).

La crise a rattrapé L et V. Le bouleversement universel a agi comme les ondulations d'un océan remuant tous ceux qui s'y trouvent.

L, après avoir fixé un rendez-vous avec V pour discuter de la situation, l'attend dans un café. Elle piétine, regarde autour d'elle, fronce les sourcils

13 Les Baltes sont un peuple d'Europe de l'Est dont la langue s'est formée à partir de la tradition indo-européenne. Les débuts du peuple balte ont commencé vers 3000 avant notre ère. Plus d'informations à ce sujet dans Edmund Bunkše et Wolf Tietze, «Les peuples baltes, la culture balte et l'Europe : introduction.» *GeoJournal* (1994) : 5–8.

14 En anglais : digital nomads.

15 Le site le plus utilisé pour suivre le COVID-19.

16 *L'oreille de Dieu* est une métaphore lituanienne pour décrire un lieu sans danger.





dès que quelqu'un fait un bruit. Enfin, voyant venir V, elle se redresse, prête à l'attaquer sérieusement.

—Salut, *sorry* pour le retard, mais il y a trop de bouchons, c'est terrible, je ne sais pas si tout le monde se précipite chez Lidl pour dévaliser le rayon des conserves ou du papier toilette... se hâte d'expliquer V dès son irruption dans le café, sans même avoir retiré sa veste.

—Oui, oui, pas de soucis, écoute. Tu te souviens quand nous discutons que ce serait cool de déménager dans un autre pays et de diffuser notre contenu de là-bas ?

—C'est toi qui en parlais. Mais oui, je m'en souviens. Et alors ?

—Allons-y. À Bali. Pour créer notre propre site web, enseigner aux gens à vivre en harmonie et avec de bonnes et saines habitudes. J'ai décroché des passeports numériques nomades pour nous deux. Il y a beaucoup de points délicats, mais, bonne nouvelle, nous répondons aux exigences ! Investissons-nous enfin là-dedans. C'était notre rêve, n'est-ce pas ? Imagine, tu es assis au bord de l'océan... attends, c'est l'océan ou la mer là-bas ? Bon, peu importe. L'important, c'est que ça soit beau et que ça soit immédiatement lié à la sagesse orientale. Qui voudrait apprendre la moindre chose en voyant un gourou coincé dans une khrouchtchevka ? C'est de mauvais goût. Alors, tu es assis près de l'eau, tu crées du contenu, tu fais du sport, je me demande si tu reviendras pas toi-même illuminé comme le Bouddha et alors tu pourrais encore...

V interrompt la tirade enflammée de L :

—D'accord.

—D'accord ? C'est tout ?

—Oui. Allons-y, c'est le moment. Comme ça, on fuira la panique générale à cause de ce petit virus. Nous pourrions dispenser notre enseignement au monde confiné. C'est ma méthode préférée. Pas besoin de communiquer. Juste de montrer. Et ils apprennent par eux-mêmes. Obéissants comme des enfants.

—Je ne m'attendais pas à ce que ce soit si facile de te convaincre.

—Moi non plus. Finalement on doit faire quelque chose.



Scène à l'aéroport. Il n'a fallu que quelques jours à L et V pour organiser leur voyage, réserver des

appartements avec piscine et murs en bambou à Bali, dans la ville de Negara¹⁷. Des habitations situées à quelques dizaines de mètres de l'étendue d'eau, l'océan Indien, apparemment.

Vol de l'aéroport de Vilnius à Denpasar¹⁸, sur l'île de Bali. V et L brûlent de quitter leur ville natale de plus en plus décevante. La joie et l'enthousiasme sont toujours là malgré la présence d'individus masqués. L'impatience du départ pour ce voyage qui marque le début d'une nouvelle vie affecte différemment les deux amis : V, sans prononcer un seul mot, laisse ses rêves le transporter dans un monde imaginaire. Il fixe le magasin *Duty Free*, sans le voir réellement. Le profond recueillement de V agit sur L, qui, au contraire, parle sans cesse et prend de petites gorgées d'*Evian* dès que sa bouche devient sèche : « Une eau suisse pure pour des expériences pures », pensa-t-elle en investissant trois euros pour une bouteille d'un demi-litre. Dans le même temps, elle partagea à haute voix ses pensées avec un public inattentif :

—Tu sais combien de nouvelles asanas¹⁹ j'ai découvertes pendant que je me préparais pour le voyage ? Je peux déjà imaginer celles qui seront plus adaptées sur la plage ou au bord de la piscine, mais je n'arrive pas à me décider pour la *bhujangasana*²⁰, tu crois que son *vibe* ira mieux avec la verdure ou avec l'eau ? Ou peut-être juste dans la maison ? J'ai vu sur des chaînes différentes que placer un petit animal devant la fenêtre permet d'obtenir plus de vues. Mais où le trouver ? Peut-être qu'un dragon de Komodo va se manifester, ha ha ha, eh bien je me démarquerais de tous les yogis du monde. En fait, tu sais si c'est possible de louer un petit chien à Bali ? Tu penses que ça rendra tout plus sympa ? Encore que des chiens dans les vidéos de yoga, c'est peut-être déjà ennuyeux ? Et si je loue un animal mal dressé, ça ne fera que gâcher toute l'ambiance pour moi, ouais, je ne sais pas, je ne sais pas...

—On embarque, dit V réveillé de ses songes.

17 Ville d'Indonésie.

18 Capitale de Bali.

19 Les postures de yoga.

20 En d'autres termes, la posture du cobra, un exercice de yoga moderne.





L et V vivent à Negara depuis deux semaines. Le nomadisme numérique repose sur le principe selon lequel les travailleurs doivent changer de lieu de résidence tous les deux mois et, au sens littéral du terme, nomadiser sans avoir de domicile fixe. Mais qui sait comment les mesures de confinement affecteront les principes et le travail de ces personnes. Inutile d'y penser pour l'instant.

Un confinement de deux semaines vient d'être annoncé en Lituanie. Pour les voyageurs L et V tout semble aller comme sur des roulettes. Tous deux ressentent une émotion qu'ils essaient de fuir car elle n'est absolument pas compatible avec leur doctrine proclamée de gratitude et de bienveillance envers les autres. Cette émotion, cet affect est une sorte de joie maligne, de satisfaction de leur propre expérience par rapport aux gens restés dans leur patrie qui luttent contre la grisaille absolue, fâchés l'un contre l'autre, avec un ciel dépourvu du moindre rayon de soleil, avec l'hiver sans fin, la méfiance envers le gouvernement²¹. Et ces deux-là se battent pour un gain d'abonnés, pour le beau temps, pour des fruits d'une fraîcheur indescriptible. Le virus leur paraît lui aussi inexistant : quand on ne parle pas indonésien et qu'on ne connaît personne, ni les maladies, ni les places à l'hôpital rapidement occupées et en nombre insuffisant n'intéressent ni ne font peur, et de telles images ne se manifestent pas non plus dans leurs rêves sous la forme de cauchemars. Ils appellent rarement leur famille restée en Lituanie, car « ils ne font que se plaindre ».

Après s'être installés et avoir commencé à donner des cours de méditation et de yoga à distance et à développer activement leur site web avec divers articles sur la pleine conscience, le monisme et l'énergie, L et V ont repris leur routine. De la même façon que les employés des entreprises se rendent au travail pour *chauffer* leur chaise de huit heures à dix-sept heures, L et V, comme des

soldats, pondaient du contenu et éduquaient un public qui, en cette période inquiète, accueillait ce savoir à bras ouverts. Même pas besoin de vérifier les statistiques : tant que l'argent tombe dans la poche virtuelle, ton visage, ton lieu de naissance, ton sexe, tes habitudes ou ton âge sont sans intérêt. Et les papayes sont toujours aussi fraîches et savoureuses.

Oui, le travail peut parfois devenir un ensemble d'actions répétitives qui te font te sentir comme un robot. Mais qui pourrait se fatiguer d'une pratique qui purifie l'âme ? Et qui, bien sûr, arrondit le portefeuille.



LE 20 MARS.

SARVANGASANA.

MATSYASANA.

PASCHIMOTHANASANA.

L: —C'est une journée étrange, je n'ai rien ressenti aujourd'hui. Peut-être que j'ai mal combiné mes asanas ? Ou tu crois que la pression est basse ?

V: —C'est très curieux. Je me sens aussi essoufflé aujourd'hui. Eh bien, il y a des jours différents. Combien de personnes ont rejoint le live ?

—Cinq cents.

—Pareil chez moi. Ça veut dire que tout va bien, nous faisons tout comme il faut.

LE 23 MARS

HALASANA.

BHUJANGASANA.

SALABHASANA.

Ce jour-là L a parlé avec son amie de Lituanie. Depuis que L a délaissé presque tout ses contacts avec ses amis et amies, elle a beaucoup apprécié cette brève conversation, elle a raconté toutes ses impressions de Bali : comment sa vie a pris plus de sens, comment elle se sent proche de l'illumination, comment les vagues de l'océan l'apaisent. Son amie était très silencieuse et a marmonné quelque chose d'étrange à propos d'un petit oiseau qui volait.

21 En Lituanie, comme dans beaucoup d'autres pays, il y avait (et il y a toujours) des individus corona-sceptiques qui refusaient d'obéir aux consignes de confinement du gouvernement, évitaient de porter le masque, ne faisaient pas confiance au gouvernement en général. Ils estimaient que le virus était une façon pour l'élite de gagner de l'argent et de contrôler ainsi les masses.



**LE 25 MARS***DHANURASANA.**SIRSASANA.**SARVANGASANA.*

V :

—L, ça t'arrive de ne plus sentir les asanas ? Hier j'ai vu un habitant d'ici faire des exercices, il avait l'air d'avoir ses chakras complètement ouverts alors que moi... Je ne sais pas, tu n'as pas parfois l'impression de faire semblant ?

—Ces pratiques ne sont pas spécifiquement dédiées à la région d'où elles viennent. Elles sont un cadeau à toute l'humanité. Pourquoi tu es aussi négatif ? répondit L irritée, sans révéler que depuis une semaine un sentiment de vide existentiel ne la lâchait pas et que le yoga et la méditation lui apparaissaient comme des obligations, plutôt que comme une source de paix et un chemin vers la plénitude.

—Tu as raison. Je ne fais probablement pas assez d'efforts. Je me prends souvent à penser à mes parents et à mes amis restés en Lituanie. Peut-être que mon attention n'est pas fixée sur le moment présent. En Lituanie, les gens sont physiquement confinés mais il semble que la solidarité prime dans la société. Et nous, nous sommes doublement isolés. Combien de temps une personne peut-elle survivre seule avec ses asanas les plus précieuses et ses mantras assignés par les gourous les plus célèbres du monde alors même que tout le soutien se trouve à des dizaines de milliers de kilomètres ? Et en général, combien de namastés et d'asanas quelqu'un venu d'un pays baltes peut-il supporter ?

—Peut-être que tu n'as pas assez dormi ?

—Peut-être que je n'ai pas assez dormi. Mais tu sais de quoi j'ai rêvé ? Que je mangeais du lard avec de la tomate et du pain noir. Du lard avec de la tomate et du pain noir !!! En Lituanie, on me forcerait, je n'y toucherais pas, il n'y a que des glucides et des graisses, c'est mon subconscient qui se moque de moi...

LE 26 MARS

La mère de L a attrapé le coronavirus. Elle a dû se rendre à l'hôpital pour être mise sous assistance respiratoire car elle pouvait pas respirer normalement. L a discrètement essuyé trois larmes lors de la diffusion d'une de ses séances d'entraînement. Prise de panique, elle a passé le reste de la journée

au lit à vérifier son téléphone, tressaillant à chaque notification.

—Dès que ma mère ira mieux, je retournerai à ma pratique pleinement motivée et reconnaissante envers l'univers. Pour l'instant, je veux me reposer un peu. V, j'espère que tu ne seras pas en colère si nous ne dînons pas ensemble aujourd'hui. Je n'en ai pas la force. Je vais faire une commande chez McDonald's.

—Tu peux me commander un McFlurry et des frites ? Merci d'avance.

LE 30 MARS*BHUJANGASANA.**SALABHASANA.**DHANURASANA.*

La mère de L est guérie, hier elle est sortie de l'hôpital.

L n'a pas retrouvé de motivation pour sa pratique spirituelle.

Au cours de la semaine écoulée V a rêvé de la rivière de Merkys, du sourire de sa mère et de cepelinai.

LE 1ER AVRIL.*HALASANA.**SIRSASANA.**MATSYASANA.*



DÉCONFINER les Arts, la Culture et les Politiques en Europe et en Afrique

Le projet DECONFINING vise à créer des liens culturels meilleurs et plus équitables entre l'Europe et l'Afrique en développant un modèle de référence durable pour la coopération.

Basé sur l'étroite collaboration entre les deux continents et l'intégration de leur programme Capitales culturelles, le projet rassemble des praticiens de la culture, des décideurs politiques, des artistes de la scène, des artistes médiatiques et de l'image, des universités du domaine et des publics des deux continents pour explorer et démontrer de nouveaux modèles de collaboration artistique et culturelle (politique) intercontinentale et de contribuer à une meilleure compréhension des modèles d'enfermement de différents points de vue dans une perspective intercontinentale.



Cofinancé par
l'Union européenne

DÉCONFINER les Arts, la Culture et les Politiques en Europe et en Afrique